

Désinventer l'Amérique: identité merveilleuse et société globale

Janusz Przychodzen

Resumo: Em uma reflexão livre, a partir de uma perspectiva histórica contemporânea, através de pontos nodais da articulação da identidade americana, propõe-se rediscutir a natureza profunda, escondida, inconsciente da América. Passando pela simbologia mítica da “descoberta” do continente e pelas fases fundamentais de sua mutação, determinada em grande parte pelos Estados Unidos, tenta-se evidenciar o lado ao mesmo tempo positivo e obscuro do futuro americano, que será preciso levar em conta na apreensão do estatuto atual e futuro da América. Paradoxalmente, desinventar a América parece ser, nessa perspectiva, a garantia da larga participação do continente na sociedade mundial. O valor, o papel e o caráter de uma nova identidade são finalmente apreendidos a partir dos exemplos de contestação alter-globalista.

Résumé: L'auteur se propose à travers une libre réflexion de rediscuter dans une perspective historique et contemporaine à travers les points nodaux de l'articulation de l'identité américaine, la nature profonde, cachée et inconsciente de l'Amérique. En passant par la symbolique mythique de la “découverte” du continent et les phases fondamentales de sa mutation déterminée en grande partie par les États-Unis, il tente de mettre en évidence la face positive et obscure à la fois de la destinée américaine, dont il faudrait tenir compte dans l'appréhension du statut actuel et futur de l'Amérique. Paradoxalement, désinventer l'Amérique paraît dans cette perspective comme le garant de la participation béante du continent à la société mondiale. La valeur, le rôle et le caractère d'une nouvelle identité sont, finalement, appréhendés à partir des exemples de contestation alter-globaliste.

Préambule

No será difícil convenir en que el problema fundamental de la historia americana estriba en explicar satisfactoriamente la aparición de América en el seno de la Cultura Occidental, porque esa cuestión involucra, ni más ni menos, la manera en que se conciba el ser de América y el sentido que ha de concederse a su historia.

Edmundo O'Gorman

L'histoire de la découverte de l'Amérique a [déjà une histoire, qui] subit une transformation: de l'extase ethnocentriste, née de la colonisation européenne, à travers une remise en question graduelle de la valeur de l'événement, jusqu'à sa dénégation au moment de son anniversaire demi-millénaire. Pourtant s'il ne s'agit pas de la découverte, il est toujours question de la grande découverte de l'Amérique.

La reconsidération du rôle historique qu'a joué l'année 1492 ne s'inscrit pas dans un simple débat sur la valeur du passé; c'est un *fait historique* dont l'effet sur la nature de l'identité américaine est plus important que cela ne puisse paraître. Dans la dynamique de la représentation de l'Amérique, le changement de la valeur d'un événement aussi fondamental, si idéologique soit-il, entraîne un chambardement dans la représentation et de la fonction du continent tout entier. C'est qu'au terme de cette ré articulation, on peut se demander si l'Amérique n'est pas encore à découvrir ou, plus précisément, à imaginer. En tant que contradiction sociale et identitaire, soit une identité post américaine dans une rupture et une continuité à la fois à travers un processus de dés identification. Le recours à la perspective historique dans cette façon d'appréhender l'Amérique est la condition *sine qua non* de l'identité du continent, même si celle-ci ne pourrait se révéler qu'en dehors de l'Histoire. Il ne s'agirait pas toutefois d'entrevoir une nouvelle utopie mais de remonter aux origines d'un mouvement mis en place dès la fondation de l'Amérique.

Penser la dés identification, comme on dit la désintoxication, dans le contexte américain, c'est se lancer dans la quête (et non la conquête) d'une "Troisième Amérique", qui ne signifierait pas seulement un territoire panaméricain, étendu de l'Amérique du Nord jusqu'à l'Amérique du Sud, mais aurait aussi à voir avec ce que l'on pourrait appeler une dialectique américaine. Cette identité post américaine ne pourrait surgir que dans une double perspective: du centre et de la périphérie; de la présence et de l'absence; de la conquête et de la désertion. Le propos de ce texte sert justement à proposer une réflexion sur un processus d'invention identitaire à rebours. Désinventer une

identité, c'est d'abord l'infléchir tout en participant directement à sa dynamique symbolique.

*

La désinvention agît dans le sens opposé et n'a pas de valeur prédéterminée, puisque contrairement à la symbolique et à la logique de l'invention, elle ne se dévoile qu'en tant que processus semi original qu'il ne faudrait pas confondre avec celui de la découverte. La découverte se trouve à la base de la société techniciste et globale, tandis que la désinvention, sans "brevet" possible, en remettant en question l'idée d'originalité et, par conséquent, de propriété, rectifie le présumé avancement heuristique. Si le processus d'invention s'enclenche par l'assimilation du connu, par la création d'un habitus, la désinvention rend au contraire le connu étrange pour se donner à voir en tant que vérification de l'invention.

Venue à l'Amérique

Dans un ouvrage devenu classique, publié en 1958 au Mexique, Edmundo O'Gorman propose de parler, comme l'un des premiers historiens, non pas de la découverte de l'Amérique mais de son invention (occidentale). Selon l'auteur – et c'est un fait déjà bien connu – l'apparition dans l'imaginaire européen de cette entité historique et géographique qui est Amérique n'est pas du tout déterminée par la découverte de Christophe Colomb. L'Amérique n'a pas du tout été découverte, car le voyageur italien au service du pouvoir royal espagnol était convaincu d'être parvenu jusqu'au littoral asiatique. C'est donc ce *fait historique*, et non pas une erreur géographique, qui nous empêche d'accorder le statut de découvreur à Colomb.

La venue de l'Europe en Amérique constitue l'un des points culminants, impossible à effacer dans la destinée du continent. Il reste à réfléchir en amont comme en aval sur la véritable nature de cette rencontre.

Préparé, dès le départ, à accomplir une mission très précise, Colomb a intégré dans son équipage un groupe de

traducteurs, spécialistes des langues asiatiques, qui, au moment du premier contact avec les habitants du Nouveau Monde, se sont mis curieusement à accomplir leur mission, soit à traduire, quoique à partir des langues qu'ils n'avaient jamais entendues. Ainsi est née l'Amérique, à partir d'un malentendu, d'une situation de communication qui relève en soi du merveilleux. La nature et l'identité de l'Amérique se révèlent dans cet obscurcissement. La manifestation voilée, si on tient compte des composantes de cette non découverte, confirme l'identification originaire du continent.

Le surgissement de l'Amérique dans l'Histoire (de l'Amérique) correspond-il à une véritable identité américaine, qui ne peut être découverte que par un dévoilement paradoxal, presque comme une révélation venant de l'en-dehors de l'Histoire? Cette apparition non prévue, brusque, salutaire et brutale à la fois dans "la petite mère" (Colomb), qui était censée séparer la fin de l'Occident de la fin de l'Orient, n'est pas un événement ponctuel, mais a été préparée longtemps d'avance. Est-il nécessaire de préciser, en marges de la réflexion de O'Gorman, que la découverte *par inadvertance* de Colomb a été précédée d'une série de découvertes *inconscientes* des navigateurs scandinaves et des pêcheurs anglais, bretons et basques parvenant de temps à autre sur les bancs de TERRE-NEUVE?

Si, malgré l'erreur de Colomb, l'Amérique s'est vite retrouvée sur la mappemonde pour acquérir un statut géographique, politique et économique à part, l'appréhension de la nature profonde et complexe de l'identité du continent n'allait pas de soi. Déjà par l'instabilité de sa forme, qui se métamorphosait d'année en année jusqu'aux derniers voyages de Vespucci et à la publication des cartes *Universalis Cosmographia* de M. Waldseemüller, l'Amérique demeurait et demeure encore aujourd'hui, dans une large mesure, une véritable *Terra Incognita*.

Désinvention de l'Amérique

Au fur et à mesure que l'on l'appréhendait, l'Amérique se désinventait. Inutile, à mon sens, de retracer à rebours les

grandes étapes du processus historique, dont le point culminant semble être atteint lors de l'ambivalent anniversaire demi millénaire de la découverte du continent. Cette contestation a permis paradoxalement de dépourvoir presque totalement l'événement de sa légitimité, en déplaçant le moment zéro de la venue au monde de l'Amérique (de la venue à l'Amérique) dans un passé préhistorique, donc en dehors de l'Histoire. Chaque grande étape de l'évolution américaine, tout particulièrement les Indépendances, repose sur une évaluation radicale: autant sur un effacement que sur un dégagement identitaire. L'Amérique est un palimpseste mais un palimpseste inversé.

L'idée d'indépendance dans les Amériques est un paramètre incontournable même si son sens véritable et son étendue extraordinaire sont difficiles à saisir à cause de la transparence contemporaine du phénomène. Au-delà des généalogies incluant d'autres pensées et idéologies libertaires européennes ou non, il s'agit là de l'idée même d'indépendance, qui n'est au fond qu'une idée américaine. La reconsidération par exemple de l'année 1492 appartient, sans que l'on ne s'en rende compte, à la logique du processus d'indépendance. Dans ce débat, l'Amérique, quoique placée au centre du monde, dérive. Sa naissance, dépourvue d'un point de repère fondamental, s'efface dans le temps pour amplifier le statut oblique du continent. Hegel a saisi avec beaucoup de justesse le rapport ontologique problématique de l'Amérique avec l'Histoire, même si cette malencontre prend des formes différentes en Amérique du Sud et en Amérique du Nord.

Aujourd'hui, serions-nous à une autre étape qui, du point de vue historique, serait une aggravation du nivellement sémantique de l'Amérique plongée dans une dissémination progressive, malgré toute son emprise sur le monde? Serait-ce une étape, qui approcherait le continent du degré zéro de l'identité ou, pour le dire autrement, du brouillage identitaire extrême? Il conviendrait mieux alors de dire que l'Amérique n'ait été ni découverte ni inventée, mais désinventée tout en gardant le mystère de la *estructura de su ser* comme l'a formulé O'Gorman. Le continent, contrairement à ce qu'il en dit avec raison mais sur d'autres plans Tzvetan Todorov (1982), n'a jamais été conquis, car

il s'est présenté à l'imagination occidentale comme une ouverture quasi magique et un obstacle insurmontable.

Du point de vue purement spatial, la légendaire recherche du passage transcontinental vers l'Inde n'a jamais été achevée, n'a jamais abouti, et pèse encore aujourd'hui sur l'identité américaine. L'Amérique n'a pas encore trouvé sa véritable place dans le monde, au-delà de sa propre perception d'un au-delà du monde. La mouvance historique paradoxale d'une entité continentale prend d'autant plus de l'ampleur que celle-ci était survenue dans une contradiction identitaire:

En su doble articulacion, esa tesis consiste, primero, en reconocer que el conjunto de dichas terras es una entidad separada y distinta del orbis terrarum; pero, segundo, que a pesar de ella, es una parte del orbis terrarum, concretamente, que es su "cuarta parte" (O'GORMAN, 1984: 139).

L'appartenance aussi bien que la non-appartenance de l'Amérique au *Orbis Terrarum* sont marquées non seulement par les conditions de la venue extraordinaire du continent au monde, mais également par le statut mi-imaginaire, mi-réel du territoire, non pas celui qui fait de l'Amérique une quatrième partie du monde mais une quatrième dimension du monde, une extension spatio-temporelle à valeur ajoutée. Celle-ci est transitoire, pour ne pas dire transcendante, existentiellement extatique. Ainsi est né le mythe de l'Amérique ou l'Amérique mythique. Aucun autre continent n'ait connu une histoire aussi exceptionnelle, fondée presque sur une révélation.

Cette grande ambiguïté identitaire fixera l'évolution des États-Unis, positionnés de manière ambivalente vis-à-vis du monde, tiraillés au XX^e siècle entre le désir de l'isolationnisme et la volonté de dominer le monde, manifestation renversée de la politique du passé, représentant en soi le danger de l'isolement de l'empire.

Au-delà de l'apparition réelle du continent américain, dans le passé préhistorique en quelque sorte, plusieurs légendes d'origine européenne ont précédé, sinon déterminé tel qu'un avant texte, la nature de cette extraterritorialité:

Le pays du soleil couchant représentait pour les Anciens le séjour de l'au-delà, des bienheureux: ainsi les "îles Fortunées" (en réalité les Canaries, qui furent découvertes bien avant l'ère chrétienne), où l'on plaçait les "Champs élyséens" d'Homère. Au Moyen Âge, on parlait beaucoup de l'île (ou des îles) de Saint-Brandan: une saga irlandaise du VI^e siècle racontait que le saint ermite Brandan avait navigué à l'ouest jusqu'à cet archipel qui marquait l'entrée du Paradis terrestre (MATH-LOT, 2003: 51-52).

En Espagne, c'est le mythe d'*Antilia*, connu aussi sous le nom d'"Ile des sept cités", qui nourrissait déjà l'imagination pré américaine: sept évêques s'y seraient réfugiés au moment où les Maures s'emparèrent de la Péninsule. Cette géographie mythique se mêlera constamment à une géographie savante pour déterminer de manière subreptice la place privilégiée de l'Amérique dans l'imaginaire mondial.

La désinvention de l'Amérique sur le mode de désabusement, de désillusion n'a pas eu d'ailleurs beaucoup d'impact sur le mythe même de l'Amérique, car le plus souvent cette déconstruction (qu'il serait illusoire de prendre pour un processus historique asymptotique) ne se faisait qu'au nom même du mythe, demeurant le présupposé central du discours. Cette critique ne l'affaiblissait pas donc, mais le renforçait, tout en le dépouillant dans la substance. L'Amérique était et n'était pas ; aujourd'hui, elle est déjà et n'est pas encore. À l'origine, c'est un territoire ambivalent. C'est un vieux-nouveau monde: Nouvelle-France, New-England, Nueva-España. L'Amérique était connue avant d'être découverte. Elle a aussi été découverte, paradoxalement, avant d'être connue.

Le dévoilement du sens de l'Amérique pourrait être comparé au dévoilement de la démocratie. On a qu'à rappeler la signature de la légendaire constitution garantissant l'égalité des droits dans un contexte social stigmatisé par l'esclavage et l'interdiction du vote aux femmes, obstacles surmontés non pas par la contradiction des principes constitutionnels mais à la base même de ceux-ci. Si la démocratie moderne a été inventée au sein de l'Amérique, son sens n'a pas été cependant compris d'emblée. Pourrait-on dire qu'il l'est déjà aujourd'hui?

Pourtant la nature de la désinvention de l'Amérique ne pourrait être exclusivement négative. Certes, la dénégation est au cœur du processus d'identification à rebours, mais la valeur et la fonction de cette dynamique inversée ne sont que positives. C'est que l'Amérique advient dans le monde paradoxalement.

Le moment capital d'une telle désinvention correspond à la prise de conscience de la différence, qui a mené à l'apparition de l'esprit moderne, soit de *l'esprit critique*. Cette nouvelle perception du monde qui a ébranlé en Europe l'infailibilité des autorités est issue de l'intérêt porté à l'égard de la Nature et des habitants américains. Ainsi, l'outre-monde apparaît. L'Amérique, à cause de sa particularité ontologique, n'est donc pas un continent comme les autres, c'est un outre-continent.

Aujourd'hui nous sommes témoins d'un moment qui semble compromettre l'Amérique, à moins s'il ne s'agisse d'un moment critique de l'évolution qui mènerait à une disjonction de plus en plus évidente de l'identité américaine de ses inscriptions continentales sociales et géopolitiques. À un processus de plus en plus radical de dégagement territorial et historique de l'Amérique. La fameuse frontière dont parlait Jackson Turner déplacée sans cesse vers l'avant, change-t-elle de nature, se déplace-t-elle déjà par rapport à elle-même dans le monde actuel, dit global, qui est un monde sans dehors possible? L'Amérique, continent et société, se voile pendant que l'Amérique dans sa fonction se dévoile.

Est-il possible que le présumé moment zéro de l'articulation américaine coïncide avec la fin de l'Histoire, qui est une réarticulation du rêve des pèlerins d'écrire le dernier chapitre de l'Histoire? Cette fin de l'Histoire, s'il y en a une (on ne saurait aucunement accepter le sens donné à l'expression par Fukuyama), n'est peut-être que le début, non pas de l'Amérique voilée, par l'ambivalente décadence, mais de l'Amérique dé-voilée, en dehors de l'Histoire et représentant l'en-dehors de l'Histoire. Plus encore: il s'agit peut-être de l'en dehors de l'Amérique. L'Amérique dépasserait sa détermination et ouvrirait ainsi la voie à une identité dépouillée, contraire au bruit mythologique qui nous est parvenu sous forme de l'idéologie.

Ce n'est pas la première fois que nous assistons à un tel

dédoublément identitaire. Le cas de la Grèce antique en demeure sans doute exemplaire dans, mais celui de l'Amérique a ceci de particulier qu'il se manifeste dans le contexte de la société globale qui rend nulle toute possibilité de transfert majeur de civilisation.

Pour mieux comprendre la nature du phénomène, prenons l'exemple de la périphérie américaine. Dans les années quatre-vingt, nous avons assisté dans la littérature québécoise à un courant intéressant mettant en valeur la dimension américaine de la représentation esthétique. Certes, il pesait sur ce phénomène toute la charge historique des rapports symboliques du Canada français avec les États-Unis, rapports qui remontent à très loin, aux années de l'Institut canadien de Montréal fondé en 1844, berceau de l'idée de fonder une République française en Amérique et, plus tard, dans un renversement spectaculaire des paramètres à la stigmatisation de l'espace américain, devenu responsable de tous les vices, dont le capitalisme, l'industrialisation et l'urbanisation. Cependant, on pourrait difficilement limiter la représentation littéraire de l'Amérique qui serait propre au Québec à la seule phase négative de la reformulation de la question de l'Amérique.

En fait, derrière la représentation esthétique québécoise de l'Amérique se meut le fantasme américain républicain, sinon l'expérience initiale de l'exploration française du continent.

Aujourd'hui, l'ambiguïté de l'appropriation de l'Amérique par les personnages du roman québécois – phénomène, qui relève de ce que l'on pourrait définir comme un "problème des extensions" dans lequel l'Amérique semble faire partie du Québec pendant que l'inverse, déjà, n'est pas vrai – peut être aussi vue comme un récit de l'extraction de l'immanence américaine de son inscription territoriale. Un récit de la substantialisation qui veut dire aussi le départage de l'identité. Une telle perspective critique non seulement sauve la valeur du texte littéraire de l'interprétation (détermination) historique évoquée tout à l'heure, mais la contredit, puisqu'elle rend compte autant de l'évolution de la littérature québécoise que du processus plus général de la désaméricanisation de l'Amérique, qu'il faut entendre alors au double sens du terme. C'est que

l'expérience québécoise, presque tragique de l'Amérique, est peut-être aujourd'hui aussi celle de l'Amérique.

L'odyssée des protagonistes québécois, dont Jacques Waterman dans *Volkswagen Blues* de Jacques Poulin est peut-être l'exemple le plus connu, apparaîtra par conséquent moins comme un retour, signe d'un échec par lequel se solderait l'aventure américaine, mais plutôt comme une déviation, comme on dit une désinvention ou un dévoilement. Sur ce plan, pour mieux saisir la nature du phénomène, je me référerai à l'ouvrage de Rejean Ducharme: *Dévadé* (1990). Seule la conclusion du récit se passe aux États-Unis, mais l'espace américain, si minime soit-il son poids concret dans la représentation, apparaît comme le lieu d'aboutissement d'une quête identitaire et personnelle dont est chargée l'intrigue du livre.

La valeur du lieu que représente la Floride est particulière, car si l'Amérique contient la Floride, la Floride de Ducharme ne se situe pas en Amérique. L'écrivain joue sur le sens profond du nom: *floridus* et *florus*, ce qui veut dire en latin "fleuri" et "lumineux", mais ne le ramène ni à la culture européenne, ni au rêve jamais accompli de Rimbaud d'appareiller vers comme il disait "d'incroyable Florides", même si cette dernière référence reste fonctionnelle au niveau intertextuel. Elle conduit à la symbolique de l'éveil bouddhique, à travers laquelle le mythe américain se voit injecter des significations inconnues.

Cette ouverture signifie un au-delà de l'Amérique. On pourrait dire qu'elle est l'ouverte même. Elle rejoint la symbolique du mirage asiatique, déterminant des voyages de Colomb.

Amérique à venir

C'est dans cette disjonction de l'Amérique où une face se voile par une autre, pendant que celle-ci se dévoile par le sens de la première; c'est dans cette mythification du mythe de l'Amérique, au moment même où l'on pourrait croire à la désarticulation de celui-ci, qu'émerge un nouvel espace équivoque, problématique de l'identité.

Pendant la guerre en Irak, le secrétaire à la défense, Donald Rumsfeld, tenait à souligner que les actes barbares des soldats de l'armée états-unienne dans la prison Abu Ghraib étaient totalement inacceptables et non américains (FOTTORINO, 2004). Conçu sans doute par les stratèges du Pentagone, le syllogisme pourrait toutefois faire partie en tant qu'idéologème, d'un représentable et d'un schisme identitaire beaucoup plus importants. Réfléchir sur l'identité américaine dans le contexte politique contemporain revient aussi à dire que l'Amérique (les États-Unis) se confond avec l'Empire, mais n'est pas l'Empire. La nature ambiguë de l'Empire américain, sujet controversé de maints débats, relève d'ailleurs beaucoup plus de l'équivoque ontologique de l'Amérique, dont il était question tout à l'heure, que de la nature de la société globale. D'autant plus que cette dernière est née ni plus ni moins que de la mondialisation de l'Amérique.

Dans une perspective encore plus large, on pourrait se référer à l'histoire de la constitution européenne dont le projet original a été déposé devant le Parlement de Bruxelles sous le nom, abandonné rapidement, de "Constitution des États-Unis d'Europe". Est-il surprenant aussi que la même Europe dans le désir de la définition de l'originalité de son expérience communautaire convergerait vers ce que certains définissent comme un anti-empire (LE MONDE, 2004), soit une société qui tire ses racines dans l'expérience américaine, sans que celle-ci puisse la délimiter pour autant? Comment habiter l'empire *alias* société globale aujourd'hui, *that is the question*, d'autant plus que la présumée disjonction américaine n'implique pas nécessairement une distance quelconque, tout à fait impossible dans une société qui est la nôtre, mais représente plutôt une manifestation diverse du même.

L'Amérique n'appartient plus au continent américain pour la simple raison qu'elle est devenue planétaire, dans tous les sens du terme. Elle ne peut que connaître qu'une régression, ne serait-ce que du point de vue de la qualité de son image, mais progresser dans son essence. Les deux dimensions s'avèrent non seulement différentes mais aussi incompatibles. Pourtant ce rapport n'a rien d'évident. Il n'est fixé par aucun déterminisme.

Dans la recherche de la manière de vivre l'en-dehors de l'empire politique, économique et militaire, pourrait-on s'inspirer du mouvement anti- et surtout alter globaliste, qui se donne à voir aujourd'hui en tant qu'unique, valable et important ferment social et intellectuel depuis la fin de l'Histoire, même s'il est difficile de parler à propos de ces groupuscules dépourvus de structures de pouvoir en termes de communauté? Pourrait-on de cette façon renouer avec le *mimétisme différentiel* de l'Amérique qui s'est donnée à voir d'abord dans ce que le continent n'était pas, tout en signalant, par cette trace négative, sa nature merveilleuse?

The Yes Men se démarquent parmi les configurations alter globalistes, par le fait d'avoir troqué les *t-shirt* avec le faciès tant célèbre du sub-comandant Marcos pour les costumes de gestionnaires. Ils se sont munis, non pas de pierres ni de bâtons, mais de portatifs équipés des dernières versions de *Power Point* pour se faire passer pour des représentants de grandes institutions financières. En tant que tels, ils participent à des forums mondiaux et présentent des exposés qui sont des parodies extrêmes du discours néolibéral. J'utilise, au préalable, le terme "parodie" mais, en fait, il s'agit d'un comportement social et symbolique nouveau, qui échappe à ce que l'on a l'habitude de définir comme une attitude parodique.

Pendant le forum économique qui a eu lieu en 2000 en Allemagne, l'infiltration d'un des membres du groupe sous l'identité de Dr. Andreas Bichlbauer, en tant que représentant présumé de l'Organisation mondiale de commerce, demeure le plus grand succès de la stratégie des *Yes Men*. Le participant a prononcé alors une conférence dont l'objectif était l'amélioration de la vie publique internationale et la création d'une culture (éthique) mondiale du travail.

Après avoir insisté sur la nécessité de faire passer en Italie une loi interdisant la pratique de la sieste pour augmenter la productivité de ce pays, l'imposteur a lancé l'idée d'une profonde réforme du système électoral états-unien. Le choix du président se ferait, selon le nouveau système, selon les avoirs du candidat, puisqu'il est évident aujourd'hui que seuls les candidats qui jouissent de l'appui des financiers richissimes ont

la chance d'accéder au sommet du pouvoir politique. Il serait plus commode, précisait Dr. Bichlbauer, de demander aux candidats de verser directement à la caisse fédérale les sommes destinées à la campagne électorale et choisir les candidats qui disposeront du montant le plus élevé¹.

Ce qui est fascinant dans ces interventions, ce n'est pas le type de propositions, même si celles-ci peuvent atteindre un degré d'absurdité élevé, mais la réaction de l'assistance. La proposition de criminaliser la sieste a seulement éveillé quelques protestations, mais celle de moderniser et d'optimiser le système électoral démocratique américain a obtenu l'accord quasiment unanime de la salle.

La communauté des *Yes Men* n'est pas évidemment la seule à œuvrer dans l'*altération* sociale par l'habitation de l'envers des structures de l'empire politico-économique. Ses actions sont similaires à celles de *Artmart*, créée de la fusion des symboles les plus visés par les anti-globalistes: ® Registered et ™ Trade Mark. *Artmart* se spécialise dans les provocations de type virtuel en enregistrant les adresses Internet apparentées aux noms des grandes organisations. C'est ainsi que le groupe a permis aux *Yes Men* de se faire passer momentanément pour une Organisation mondiale de commerce en s'accaparant de l'ancienne adresse Web du GATT au moment de la transformation de ce dernier organisme en la *World Trade Organization*.

À ces exemples, on pourrait ajouter deux autres, celui de la BLO – Barbie Liberation Organization – et l'EDT – Electronic Disturbance Theater. Le premier a pour mission de substituer dans les fameuses poupées américaines les mécanismes de voix synthétique de sorte qu'une fois activés, ils reproduisent des adages du genre: *Vengeance is mine!* Le deuxième organise les *e-sits* (virtuels) inspirés des *sit-in's* dans des campus américains pendant les années soixante. Le but est évidemment de perturber les services électroniques des grandes corporations financières.

¹ Le spectacle a été enregistré sous forme d'un film produit au Canada et intitulé *The Yes Men*, dont les droit de diffusion ont été vendus par un subterfuge à la bien connue compagnie américaine United Artists.

Cocasses d'apparence, ces pratiques alter identitaires méritent une réflexion approfondie dans la mesure où elles suggèrent qu'habiter l'envers de l'empire dans le monde global dépourvu du dehors, réduit de manière maximale les possibilités de subversion, de renversement ; c'est, avant tout, chercher des formes de contestation dont les stratégies seront adaptées à la nature du monde contemporain.

À travers les exemples évoqués, qui vont, selon la structure de pouvoir, d'un simple énoncé politique jusqu'aux grandes logiques sociales continentales, les tactiques perverses de marketing semblent indiquer dans ce qu'ils ont de commun que les éléments d'altération, de disjonction sans distanciation sont participant de nouvelles communautés et induisent de nouvelles identités, des identités de l'envers, des identités dés-inventées et agissant comme des autofictions des identités adversaires.

L'impact alterglobaliste sur la dynamique de la société globale impériale ne doit pas être toutefois sous-évalué. Par le brouillage de l'homogène, il représente en soi peu de pouvoir, mais sa véritable force vient de la force de l'empire lui-même. Précisons, habiter l'envers de l'empire ne peut aucunement se ramener à habiter le contraire de l'empire, une telle possibilité n'existe plus dans le monde contemporain. Habiter l'envers de l'empire, c'est habiter sa face opposée et désinventée. Adopter une telle stratégie ramène la pensée à un niveau infralogique et infraidentitaire. La représentation n'est ici ni rigoureuse ni cohérente, ni surtout totalement différente.

Les enjeux sociaux et politiques qu'implique cette dynamique sont on ne peut plus décisifs, car, face au spectre d'une crise globale, qui serait avant tout celle de l'Amérique, l'invention de nouvelles sociabilités mondiales n'est plus un luxe mais une nécessité.

Repères bibliographiques

FOTTORINO, Eric. Non américain. *Le Monde*, 6 mai 2004, p. 34.

MATH-LOT, Marianne. Amérique. Histoire. A. Découverte de l'Amérique. In: *ENCYCLOPAEDIA UNIVERSALIS*, 2003. p. 51-55.

O'GORMAN, Edmundo. *La invención de América: investigación acerca de la estructura histórica del Nuevo Mundo y del sentido de su devenir*. México: FCE, SEP, (1958) 1984.

SMITH, Chris; OLLMAN, Dan (dir.). *The Yes Men*. 2004 (Distributed by United Artists).

TODOROV, T. *La conquête de l'Amérique: la question de l'autre*. Paris: Seuil, 1982.

UN ANTI-EMPIRE. *Le Monde*, 2 mai 2004, p 17.

WALDSEEMÜLLER, Martin. *Cosmographiae Introductio*. Strasbourg, 1509 (New York Public Library).

